La Question Forestière

M. Charles Flahault

To cite this article: M. Charles Flahault (1891) La Question Forestière, Bulletin de la Société Botanique de France, 38:10, XXXIX-XLV, DOI: [10.1080/00378941.1891.10839599](https://doi.org/10.1080/00378941.1891.10839599)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1891.10839599>

Published online: 08 Jul 2014.

Submit your article to this journal [↗](#)

Article views: 7

View related articles [↗](#)

L'aire de végétation du *F. saxifraga* est très étendue; elle comprend toute la zone subalpine et toute la zone alpine des Pyrénées centrales.

M. Ch. Flahault fait la communication suivante :

LA QUESTION FORESTIÈRE, par M. Charles FLAHAULT.

Au moment où nous allons entreprendre ensemble l'exploration botanique de l'une des régions réputées les plus riches de notre territoire, il ne me paraît pas inutile d'appeler incidemment l'attention de nos confrères sur une question qui intéresse la botanique, mais qui présente en même temps un intérêt économique et social. Étudier les modifications qui se sont produites depuis les temps historiques ou qui se produisent de nos jours dans la composition de la flore, n'est-ce pas faire de la géographie botanique? S'il nous est souvent impossible de déterminer la date d'apparition de telle ou telle espèce herbacée, si nous ne pouvons songer, d'ordinaire, à suivre pas à pas les voies par lesquelles se sont faites les immigrations, à déterminer les procédés suivant lesquels s'étend ou se restreint l'aire des espèces, quelques-unes pourtant présentent à cet égard des conditions favorables; ce sont les végétaux arborescents. Nous pouvons suivre quelques-uns d'entre eux, depuis la période pliocène, où plusieurs de nos espèces apparaissent pour la première fois, à travers les oscillations climatiques de la période glaciaire, jusqu'à nos jours. Leur détermination est certaine; dès l'époque pliocène, le Hêtre (*Fagus silvatica*) avait sa place dans nos forêts; à la même époque, le Laurier (*Laurus nobilis*) vivait, comme aujourd'hui, aux environs de Marseille; à la même époque le Pin sylvestre, le Mélèze, plusieurs de nos Sapins existaient déjà, spécifiquement inséparables des espèces que nous connaissons.

On commence à se rendre un compte exact des épreuves auxquelles ces espèces ont été soumises et des migrations qu'elles ont subies.

Mais de nos jours aussi la flore arborescente subit des modifications plus ou moins profondes qui ont peut-être une influence sur la répartition des espèces herbacées.

Ce qui est certain, c'est que les modifications introduites depuis les temps historiques par la volonté de l'homme ont une importance sociale et économique sur laquelle je prends la liberté d'appeler votre attention; elle ne saurait plus échapper à un esprit attentif et préparé à l'observation des faits que je vais vous signaler. Vous pourrez les constater autour de vous dans chacune de nos excursions.

Il serait superflu de parler à des botanistes de l'adaptation précise

des espèces aux conditions de sol et de climat, mais il importe de montrer quel résultat l'on atteint en méconnaissant les lois de la nature, en troublant l'harmonie qui y règne.

Le bassin de la Méditerranée nous en fournit un exemple frappant. A mesure que les populations y sont devenues plus nombreuses, l'homme a dû demander à la terre des produits plus abondants. Du sommet des montagnes, où il trouvait des prairies naturelles, il descendit peu à peu avec ses troupeaux dans la forêt et en abaissa successivement les limites; d'autre part, il étendait ses cultures et s'élevait sur les flancs des montagnes jusqu'au niveau qu'atteignaient les pâturages. La zone des forêts disparaissait.

Il est à peine douteux aujourd'hui que, tout autour du bassin méditerranéen, la ruine successive des empires n'ait été la conséquence immédiate de l'abus de la vie pastorale. Cette conviction s'est emparée de l'esprit d'un grand nombre d'hommes de premier ordre : ils y sont arrivés par l'observation directe des faits qui se produisaient chaque jour sous leurs yeux. Bernard Palissy, Buffon, de Saussure, Al. de Humboldt, Boussingault, Viollet-le-Duc, ont exprimé la même pensée sous diverses formes; nous pouvons la résumer en quelques mots avec Baudrillard : « La destruction des forêts est le signe précurseur de la décadence des nations. » De l'Espagne à la Palestine et à l'Égypte, l'histoire et la géographie répètent la même leçon : la forêt livrée aux troupeaux est bientôt détruite; les montagnes sans forêts sont bientôt privées de vie, elles étendent le désert autour d'elles.

Un érudit bien connu, Alfred Maury, a écrit l'histoire des anciennes forêts de la Gaule et de leur disparition; nous n'avons pas à remonter aussi haut, qu'il nous suffise de rappeler quelques chiffres de statistique moderne :

En 1795, le Domaine possédait en France....	2.592.706	hectares de forêts.
En 1820	—	1.214.536 —
En 1872	—	993.540 —

Aucune aliénation n'a été faite depuis 1870.

Les hommes éclairés connaissent tous aujourd'hui les conséquences désastreuses du déboisement des montagnes. A mesure que les forêts disparaissent des pentes, les fleuves perdent la régularité de leur cours; à peu près desséchés durant les beaux jours, ils subissent des crues subites et désastreuses pendant les orages, détruisent les villes et ruinent à jamais les campagnes. Les sources taries laissent à sec le lit des rivières, qui cessent d'arroser les cultures; les crues emportent les terres fertiles et laissent à leur place le roc nu ou des grèves de galets.

Les observations ne sont que trop faciles à faire sur le mécanisme de ce phénomène tout autour de la Méditerranée. En dehors des inondations qui prennent l'importance d'un désastre national, comme nous les voyons, chaque année, plus fréquentes et plus redoutables, ravager les vallées, des Alpes aux Pyrénées, on peut observer l'effet destructeur des pluies sur n'importe quelle pente dénudée. Le moindre thalweg, le moindre sillon de la montagne se comporte d'une manière bien différente suivant que les pentes qui le bordent sont dénudées, boisées ou gazonnées. Si elles sont couvertes de végétation, la pluie s'écoule avec une lenteur relative, sans perdre sa limpidité, filtrant en partie à travers le sol herbeux ou couvert de feuilles sèches, qui devient spongieux; si les pentes sont nues, les eaux s'écoulent immédiatement, et, pour peu que le sol soit friable, elles se colorent et deviennent boueuses; en quelques instants le ruisseau grossit et roule ses cailloux. Tout près d'ici, le *ruisseau du Ravanet*, qui descend du vallon de Valbonne et dont tous les bords sont boisés, ne cause aucun dégât et ne ronge jamais ses rives; les cultures maraîchères couvrent des alluvions, séparées du lit du ruisseau par un mur de pierres sèches d'un mètre de hauteur.

Le *ruisseau de la Massane*, qui descend de la même montagne vers le Nord, est torrentiel et parfois dévastateur; son lit, large de 10 à 20 mètres, est couvert de blocs qui descendent à chaque crue, ravagent les cultures et menacent les maisons. L'usine de Paulilles, près de Banyuls, a été sérieusement menacée déjà par un torrent qui se forme sur les pentes du pic de Taillefer. Ces pentes occupent pourtant une surface cinq ou six fois inférieure à celle du ruisseau de Valbonne; les deux bassins sont situés à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, avec les mêmes expositions, dans des conditions semblables en tout point, si ce n'est par l'état boisé d'un côté, dénudé de l'autre. Les torrents des Alpes et des Cévennes en offrent de nombreux exemples.

Des observations plus précises encore peuvent être faites sur les conséquences immédiates du déboisement. On sait aujourd'hui, à n'en plus douter, que, dans un même ravin, les pluies torrentielles produisent des effets bien différents sur les deux rives, suivant qu'elles sont boisées ou dénudées. Parmi les affluents de l'Ardèche, il en est un, le ruisseau de Fontaulière, qui a seulement 24 kilomètres de cours. Lui-même reçoit quelques affluents descendant directement des flancs escarpés des montagnes; l'un d'eux, le torrent de Pourseilles, vient s'unir à la Fontaulière après avoir traversé le bourg de Montpezat. La rive gauche de ce torrent a été acquise par l'État et reboisée en 1882, pour conjurer le danger qui menaçait le bourg à chaque crue; la rive droite est restée dans l'état où elle était alors. Neuf années de protection ont suffi pour transformer les berges de la rive gauche; en septembre 1891, les pluies

se sont écoulées claires et limpides le long des pentes sans entamer le sol, sans emporter un barrage, sans rouler un rocher. Sur la rive droite, au contraire, l'eau a pris comme lit les sentiers habituellement suivis par les troupeaux ; les rochers ont suivi les pierres et le sable le long de ces sillons transformés en ravines profondes.

L'un de ces sentiers, partant du hameau du Faud vers les hauteurs, est devenu le lit d'un torrent qui a écrasé une maison sous une avalanche de rochers, enlevé le pont auquel aboutissait le sentier, détruit le pont de Montpezat, emporté tous les jardins et quelques maisons de ce bourg ; il a menacé pendant quelques heures les malheureux habitants d'une destruction complète.

Ces observations indéfiniment multipliées depuis un demi-siècle ont permis de formuler d'une manière précise le mode d'action des pluies sur les pentes de nos montagnes. Il a été formulé avec beaucoup de netteté et démontré dans tous ses détails par M. Demontzey ; l'ouvrage qu'il a consacré à cette question devrait être dans les mains de tous ceux qui s'intéressent à la conservation de nos richesses nationales. « Chaque jour des terrains cultivés sont entraînés ou recouverts ; le pays s'appauvrit, la population diminue, et l'étranger qui passe reste convaincu que, si l'on ne se hâte, ce triste pays témoignera par ses ruines que la France l'a oublié ». C'est ainsi que s'exprimait en 1872, au sujet des torrents des Alpes, un jeune ingénieur trop tôt enlevé à la science, M. Césanne.

Depuis qu'il parlait ainsi, beaucoup d'efforts ont été faits, des améliorations locales ont été réalisées ; on a définitivement mis à l'abri des ravages quantité de bourgs et de villages de la frontière d'Italie à celle d'Espagne ; mais il reste encore beaucoup plus à faire. Bien plus, tandis que l'administration des Forêts, avec un zèle, qu'on ne saurait trop louer, poursuit patiemment son œuvre partout où la loi le lui permet, la destruction se poursuit dans toutes les vallées du bassin méditerranéen avec une effrayante rapidité. Les abus du pâturage sont extrêmes ; les montagnes reçoivent chaque année des troupeaux transhumants, affamés par un long voyage, et en quantité tout à fait disproportionnée avec la production des herbes qui doivent les nourrir. Aussi, les troupeaux ne se contentent-ils pas de dévorer jusqu'aux racines toutes les plantes herbacées ; les moutons eux-mêmes rongent les branches et les feuilles des Hêtres, en déchirent l'écorce et finissent par les tuer.

Les communes auxquelles appartiennent en grande partie les terrains de montagnes cherchent à se créer des revenus immédiats ; elles se gardent de révéler aux propriétaires de la plaine l'appauvrissement des herbages, les bergers aident leurs troupeaux à entamer les bois qui restent encore, et ainsi la limite des arbres tend à s'abaisser toujours et les versants de nos montagnes sont toujours plus dépouillés.

Aussi les désastres causés par les inondations sont-ils toujours plus fréquents. Chaque année, entre les premiers jours de septembre et le 15 octobre, la France s'alarme en apprenant que le Midi a été ravagé. Il n'y a plus d'intermittence. Des Alpes aux Pyrénées, l'on attend les orages de l'automne avec une juste anxiété. Ils arrivent, foudroyants dans leurs effets, jetant la terreur et la dévastation partout.

En 1890, la rive droite du Rhône au sud de Valence et l'ensemble des vallées qui descendent des hautes Cévennes ont été ravagés par les orages de septembre; le 21 septembre, l'orage s'abattait sur les montagnes du haut Vivarais. En quelques heures, les eaux s'étaient écoulées; elles avaient emporté plusieurs villages, noyé quarante-cinq personnes, causé des dégâts matériels évalués à plus de 12 millions de francs, et enlevé pour toujours plusieurs milliers d'hectares de terres labourables de premier ordre, pour laisser à leur place des plaines de galets (1).

Pour ne pas nous éloigner trop longtemps du pays où nous sommes, qu'il me suffise de vous dire que, dans le petit massif des Albères orientales que nous allons explorer, entre le col de Perthus, la frontière d'Espagne et la mer, on ne compte pas moins de 6850 têtes de bétail parmi lesquelles plus de 2700 chèvres. Sur le versant de la Massane que nous verrons ensemble, se trouvait jadis une forêt, la forêt de Lavail, propriété indivise commune à près de 200 propriétaires; sept d'entre eux en jouissent seuls, ils habitent le hameau de Lavail. Ce hameau se compose de sept feux; il s'y trouve 700 chèvres qui, chaque jour, vont chercher dans le désert qui a remplacé la forêt, une nourriture qu'elles n'y trouvent plus. Ce n'est plus qu'un vaste éboulis de blocs de granite roulant les uns sur les autres, au milieu desquels des hommes habitués à la montagne sont seuls capables de se faire un chemin. A Cerbère, il y a 250 chèvres; il y en a 650 à Banyuls; il y en a 930 à Argelès.

Sur ce même territoire, 985 femmes vont journellement *faire le bois* à la montagne. Elles en rapportent un fagot qui atteint, en moyenne, le poids énorme de 60 kilogrammes; c'est un total de 59 100 kilogrammes par jour. En supposant que ces malheureuses n'aillent au bois qu'un jour sur trois (l'observation journalière prouve que c'est un minimum), on arrive au chiffre de 7 210 000 kilogrammes de petit bois descendant chaque année, chargés sur les épaules des pauvres femmes. De Collioure seulement, cent femmes environ montent tous les jours à la montagne, et descendent 6 000 kilogrammes de bois. Or le fagot est payé

(1) Depuis le jour où cette communication a été faite, le massif des Corbières et les Pyrénées-Orientales ont été le théâtre de nouveaux désastres; on n'a pas oublié la destruction partielle de la ville de Limoux et de la plupart des villages de la vallée de l'Aude pendant l'automne de 1891.

1 fr. 65 au maximum; il faut partir bien avant le jour et monter à 1000 mètres pour obtenir un si maigre bénéfice.

On se fera une idée des abus qui se sont produits et qui ne cessent de se produire par les chiffres suivants :

Dans les Alpes-Maritimes, 202 600 hectares, soit plus des deux tiers du territoire, ne sont pas imposables; cette proportion atteint 36 pour 100 dans l'arrondissement de Barcelonnette.

Dans les Basses et les Hautes-Alpes, il y a 160 000 hectares qui ne sont pas soumis à l'impôt.

Ce sont là des pays de montagnes, nous dira-t-on, et les pentes sont souvent trop fortes pour que la forêt s'y développe ou que les pâturages s'y forment. Passons au département de l'Hérault qui passe, à bon droit, pour l'un des plus riches de notre territoire français; sa surface totale est de 619 799 hectares; 215 245, plus du tiers par conséquent, sont formés de terrains vagues et de landes.

Ces chiffres sont éloquentes. Autour de nous, en Suisse, en Allemagne, en Belgique, les populations émigrent faute de place et de terre à cultiver. En France, la place ne manque pas, mais la terre s'en va, emportée par les torrents, et les populations émigrent, chassées du sol où leurs pères ont vécu dans l'aisance.

Ces douloureux événements ouvrent les yeux aux populations. Partout où elles sont instruites, elles reconnaissent la cause du mal et y cherchent en même temps le remède; dans le Dauphiné, plusieurs communes ont donné gratuitement à l'État des centaines d'hectares de terrains pour aider au reboisement. En Savoie, les populations demandent l'intervention du service des Forêts; la plupart de travaux de correction des torrents s'y font sur des terrains communaux ou particuliers avec l'autorisation des propriétaires et parfois avec leur concours financier. Dans la Lozère et le Gard, les populations sollicitent des mesures énergiques et se prêtent aux efforts de l'administration. Il n'en est pas de même partout, malheureusement; des intérêts égoïstes se sont insurgés parfois contre l'intérêt commun, ce n'est pas le lieu d'insister sur ces faits honteux.

Revenant à notre point de départ, c'est-à-dire au côté botanique de la question, nous devons appeler votre attention sur ce fait, que, si dans quelques-unes de nos excursions il peut vous sembler à première vue que nous dépassons la limite de la végétation arborescente, c'est là une simple apparence. Les pentes du pic de Taillefer vous paraissent d'ici complètement dépourvues d'arbres; elles le sont en effet. Si cependant, au lieu de suivre la belle route stratégique dont nous disposons aujourd'hui, nous gravissions la montagne de rocher en rocher comme il fallait le faire il y a quelques années encore, vous rencontreriez en chemin la

base de beaux troncs de Chênes-verts ; ils ont été abattus. On ne s'est pas donné la peine d'arracher les souches, qui mesurent parfois près d'un mètre de diamètre ; les chèvres ont brouté les jeunes pousses à mesure qu'elles se sont produites, et l'arbre a fini par périr. Nous pourrions pourtant vous montrer encore deux ou trois beaux spécimens de cette espèce que la hache n'a pu atteindre jusqu'à présent. Ce n'est donc pas au voisinage de la mer, ou aux vents froids qui balaient ses pentes en hiver, que le pic de Taillefer doit d'être dépourvu de végétation arborescente, mais à l'action de l'homme.

La même chose se produit dans toutes nos montagnes méridionales, on fixe à première vue la limite supérieure du Hêtre, du Chêne-vert ou du Chêne pédonculé ; on croit que cette limite est fixée par le climat. Si l'on y regarde de plus près, on trouve partout des preuves de l'existence antérieure de la forêt à un niveau bien supérieur à celui qu'elle occupe aujourd'hui. Dans nos hautes Cévennes, l'Aigoual (1565 mètres) et le mont Lozère (1702 mètres) nous en offrent de remarquables exemples. Au sommet de ces deux montagnes, il existe une calotte dépourvue aujourd'hui de toute végétation arborescente ; mais on découvre facilement de tous côtés des souches de très beaux Hêtres disparus depuis longtemps ; le sol sans abri n'a pu régénérer la forêt, on ne peut la reconstituer qu'au prix de grands efforts.

C'est grâce à l'ignorance des faits les plus essentiels de la géographie botanique que la ruine s'étend sur le bassin méditerranéen. Il faut que chaque chose soit à sa place ; il faut attribuer à chaque région, à chaque zone climatérique, les cultures et les produits naturels qui lui sont propres ; on ne rompt pas sans péril l'équilibre de la nature. Les cultures ont leur place marquée ; vouloir les pousser au delà de leurs limites naturelles, c'est travailler en pure perte. Abattre la forêt, pour la remplacer par des cultures difficiles et coûteuses, c'est préparer la ruine commune pour un maigre bénéfice immédiat.

Si les populations des montagnes reconnaissent aujourd'hui la cause du mal et s'efforcent d'y porter remède, si les ingénieurs et les forestiers luttent avec dévouement pour arrêter ou réparer le mal, n'appartient-il pas aux botanistes de lutter avec eux dans la mesure de leurs moyens, en vulgarisant autour d'eux la notion de l'utilité des arbres et de la forêt ! C'est pour appeler votre attention sur ces faits, que vous allez constater à chaque pas pendant ces quelques jours d'herborisation, que j'ai pris la liberté de vous parler de la question forestière ; si ces courtes considérations contribuent à inspirer le respect des arbres et de la forêt, mon but sera atteint.